

DENIS

Une pique. Une simple pique.

Depuis sa plus *tendre* enfance, Denis ne les supportait pas. Or, dans ce lit, dans ce fauteuil, il attendait celle-ci. Sa dernière.

Il avait peur, bien sûr qu'il avait peur. Mais pas de l'effet que la substance lui ferait, il le savait bien. Il savait ce qui l'attendait.

<< *Monsieur de la Serre, en raison de votre crime et au vu des preuves qui se présentent devant moi. Je vous condamne à la peine de mort.* >> Avait dit le juge. A quoi bon plaider son innocence. Quand quelqu'un veut autant ta peau, autant s'incliner.

Le juge Daniels représentait tout ce en quoi les gens de sa race croyaient. Le juge Daniels, blanc comme un linge, blond au menton pointu et aux yeux gentils mais sévères. Le juge Daniels, quand il parlait, les gens buvaient ses paroles. Les filles se déplaçaient uniquement pour le voir condamner de pauvres innocents, comme bien des années auparavant, quand les femmes venaient voir Ted Bundy. En y repensant, il n'y avait que très peu de différences entre les deux, excepté leur côté de la barrière. Bundy tuait des innocents, Daniels les envoyait vers une mort certaine, ce qui revenait au même. Il les tuait, et prenait plaisir à le faire.

Denis sourit amèrement, enfermé dans cette sombre cellule du couloir de la mort. Il en avait passé des nuits, à se demander comment Michael Scofield se serait tiré de cette prison de malheur. Mais son imagination possédait ses limites, comme tout être humain, et au bout d'un moment, il ne pouvait que répéter le même schéma, c'est-à-dire se faire tuer en essayant.

Aux Etats-Unis, le condamné à mort pouvait attendre bien des années avant de mourir. En France, la présidente Le Pen ne faisait pas dans la demi-mesure. Aussitôt condamné, presque aussi vite tué. Et quand on pense à la vitesse avec laquelle le juge Daniels et sa clique avait débusqué les preuves miracles quant à la culpabilité de Denis, on ne doutait pas de sa mise à mort imminente.

Même le dernier repas n'existait pas ici, Denis n'avait eu ni coca, ni lasagnes, ce qu'il aurait demandé. Non, on lui fournit, ou plutôt on lui jeta une baguette de pain, avec une banane. Oui, en 2027. Evidemment, peu de gens savaient ce qui se

passait réellement ici. Les gens ne savaient rien de l'innocence de quatre-vingt-dix pourcents des détenus de ce couloir.

Personne ne remettait en doute la parole de son excellence le juge Daniels.

Denis n'avait pas pu s'offrir un avocat digne de ce nom. Avec un Dupond-Moretti, il serait peut-être chez lui à l'heure qu'il est. Mais non, les victimes de Daniels se voyaient choisies bien à l'avance. Il savait qu'elles ne pourraient rien faire, si ce n'est hurler aux juges leur innocence.

Mais les jurés, ne voyaient jamais rien. Ils ne voyaient qu'un Noir, un nègre qui avait auparavant racketté leurs enfants.

Ils ne voyaient qu'un arabe, une racaille, un terroriste qui brûlait des voitures la nuit et brisaient les vitrines des boutiques de Luxes de Paris.

Ils ne voyaient qu'un Juif, un Youpin, dont les parents avaient volé leur travail.

Denis ne pouvaient pas leur en vouloir. Ils avaient peur. Peur de recevoir la visite de la police, la casquette sur le torse. Peur de marcher dans la rue la nuit, selon le quartier. Denis connaissait ce sentiment, les entrailles qui se resserrent en croisant un individu potentiellement dangereux, le cœur qui se met à battre plus vite et qui déclenche le sentiment le plus puissant qui puisse exister : l'instinct de survie.

Mais lui, comment osaient-ils le comparer à ces fils de chien ? Eux, quand on les croisait dans la rue, avec leur démarche à faire se sentir droit à Quasimodo, avec leur regard d'une noirceur à en faire pâlir plus d'un, on s'enfuyait. Denis possédait un regard d'une douceur et d'une gentillesse rares, il se tenait droit et prenait plaisir à se différencier des autres racailles par ses livres de cours de sciences.

Cela n'avait pas suffi, au contraire, il faisait le suspect idéal pour le crime auquel on l'accusait. Meurtre et viol chez plusieurs filles sans effraction. Personne de saint-d'esprit n'aurait ouvert aux racailles que les gens fuyaient, mais à un homme de confiance. Denis utilisait de son charisme, de son regard doux et de son statut fiable d'étudiant en science pour ne pas paraître inquiétant. Mais Denis possédait un double visage. Evidemment, un tueur n'est intelligent que quand il sait se fondre dans la foule, auquel cas la police l'arrête rapidement.

Les preuves ? Un témoin qui aurait reconnu Denis sur la photo que lui auraient présentés les enquêteurs. Aucun juge ne se posait une question évidente : sur environ dix mille noirs, comment Denis a-t-il pu par miracle, se retrouver dans la liste des photos ? Mais à cette question, le juge ne proposait aucune réponse. Mais la preuve irréfutable se trouvait être un texto. Un SMS envoyé par la dernière victime peu avant son meurtre. Elle recevait chez elle son futur amoureux, Denis.

L'intéressé, exaspéré, avait répondu pendant son procès.

<< Les gens changent de plaque d'immatriculation et prennent une photo en programmant leur portable de quelques années en arrière, pour que ça fasse vrai !

N'importe qui peut revenir en arrière et envoyer un SMS à la date qu'il veut, le destinataire le recevra aussi sous cette date ! >>

A cette réflexion intelligente, le juge Daniels ne trouva rien à redire. Mais il utilisa de son charisme de telle sorte à ce que les jurés n'en tiennent pas compte non plus.

Les parents de Denis, Rwanda et Jaceb pleuraient à chaudes larmes pendant le procès. Jurant et hurlant que jamais leur fils unique ne ferait une chose pareille. Mais à cette réflexion-ci, Daniels avait une pique toute trouvée. << Et les parents de Pablo Escobar disaient la même chose. La mère de Ted Bundy aussi, et celle de Ed Gein aussi. Dois-je continuer ? Alors si ce n'est pas trop vous demander, Fermez-la, ou je vous fais sortir. >>

Quand le verdict fut prononcé, de profonds soulagements apparurent sur les visages des membres de la famille des victimes. Ceux-ci s'empressèrent de sortir, non sans insulter Denis, lui criant qu'ils avaient hâte de le voir mourir.

Et huit jours plus tard, ce jour était arrivé.

Denis se trouvait dans sa cellule, appuyé contre le mur à regarder fixement le couloir de la mort. A entendre les gens pleurer et gémir. *J'ai rien fait moi*, pleurait son voisin. Mais Denis ne souhaitait pas lui parler. Il pensait à ce qu'il verrait avant de mourir, il ne voulait pas *ces* images lui viennent. Du haut de ses vingt-quatre ans, il ne voulait pas revivre les horreurs de son passé. Il espérait seulement se dire, *voilà, c'est fini*. Avant de s'éteindre.

La grille de la prison s'ouvrit et quatre gardiens, tous blancs et le visage bien heureux à l'idée d'envoyer quelqu'un à la mort, se présentèrent devant lui.

- Recules-toi, ordonna le gardien de droite qui était le plus grand.

Denis posa les mains sur sa tête et recula, il affrontait le regard de ses geôliers un par un, ils n'allaient pas lui prendre sa fierté, en plus de sa vie, ces enclés de raciste.

Avec délicatesse, et il en fut surpris, on lui mit les chaînes aux pieds et aux mains, avant de lui ordonner de sortir. Deux gardiens devant, deux derrières.

- Savoure tes pas, ce sont les derniers, dit l'un d'eux derrière lui.

Denis aurait volontiers écrasé le pied de cet enfoiré avec *ses derniers pas*, mais les chaînes très serrées l'en empêchaient. Il avança donc lentement, sans autres bruits que ceux des pieds tapant le sol, accompagnés des ceux causés par les entraves de métal. Il regarda droit devant lui, sans croiser le regard des condamnés qui le regardaient partir vers sa dernière destination.

Ils s'enfonçaient encore plus dans la prison. Denis vit alors s'envoler l'espoir d'observer le ciel une dernière fois. Seule la pénombre l'attendait, et celle-ci se faisait un plaisir de l'accueillir.

Les geôliers, heureux quelques minutes auparavant, se sentirent mal à l'aise une fois arrivé dans le dernier couloir. Il y régnait une ambiance de mort. Ils se fichaient bien de condamner quelqu'un, innocent ou non. Mais l'espace ne dégagait... rien. C'était ça le problème. L'air semblait rare, oppressante. Le sol brillait d'une propreté presque inquiétante, tel un asile d'un film d'horreur. Et la lumière, bien que brillante, ne suffisait pas à éclairer toute la pièce. En revanche, elle produisant un ultra-son qui dérangeait l'estomac. Tout dans ce couloir, de sa porte d'entrée à celle qui offrait la sortie, semblait fabriqué pour gêner ceux qui y passaient.

La mort, de ses griffes acérées, arrivait.

Denis ne fit pas attention à tous ces détails. Il n'entendait pas les sons, il ne regardait même pas le sol brillant, et respirait parfaitement bien. Il savait très bien pourquoi.

Ils arrivèrent au bout de cette traversée, après être passé devant une porte close et entrèrent dans la salle où Denis allait mourir. Il comprit alors que derrière la porte, où ils venaient de passer, se trouvait la pièce derrière le miroir. Celle-là même où les gens venaient le regarder mourir. Il observa celui-ci dans ses moindres centimètres, afin de croiser le regard de chacun d'entre eux.

Les quatre geôliers placèrent Denis sur son dernier lit, avant de lui attacher les bras et les pieds. Puis, un médecin s'approcha de lui et lui injecta une perfusion. *Merde, ce que je déteste les piqûres !* Pensa-t-il alors que l'aiguille lui perçait la veine, sans grimacer d'un millimètre pour autant.

Un long silence s'ensuivit. De toute évidence, les médecins semblaient préparer la dose.

- Monsieur de la Serre, vous avez été condamné à mort pour viol et meurtre avec préméditation. Vous serez donc exécuté aujourd'hui, ce jeudi 3 Juin 2027 à onze heures. Avez-vous une dernière parole ?
- Qu'on en finisse.

Le médecin soupira et fit un signe à l'un de ses collègues. Celui-ci libéra le produit retenu dans une petite pochette au bout du tuyau, qui s'enfuit alors jusqu'à la veine de Denis.

Celui-ci ferma alors les yeux. *Pitié, se dit-il. Faites-en sorte que je ne revois pas ma mère. Je ne veux pas revoir la cave où elle m'enfermait pendant qu'elle se tapait des inconnus.*

Denis s'efforça alors de penser à ce qui le rendait heureux ; alors que son cœur commençait à comprendre que quelque chose d'anormal se produisait.

Il s'efforça de rejeter les souvenirs qui se bousculaient dans son esprit. Dès que le visage de sa mère biologique, avec qui il avait passé ses dix premières années apparaissait, une douleur intense se produisait dans son estomac, et la panique

l'envahissait. Il fallait que cela cesse, *cette grosse connasse de merde* comme disait Ed Kemper, ne lui volerait pas ces derniers instants.

Il repensa alors à sa première petite amie, Linda. Qu'elle était belle, avec son corps de déesse. Mais il ne parvint pas à être heureux, alors que le produit commençait à l'engourdir. Il grimaça, pendant que son ventre continuait de lui faire mal et que son souffle commençait à devenir de plus en plus irrégulier.

Alors, une tout autre pensée commença à envahir son esprit fatigué. Il se vit alors heureux, enfonçant sans aucune retenue son pénis durci dans le corps de sa partenaire. Il voyait Linda heureuse de partager cet amour fusionnel avec son amant. Il se vit éjaculer sur son corps nu, avant de sortir à la fenêtre et d'allumer sa cigarette.

Non ! Toujours pas, il n'était pas heureux. La, tout son corps le brûlait, il brûlait de colère.

Mais il savait très bien ce qui le rendait réellement euphorique. Tout comme il savait pourquoi lui n'était pas gêné par l'ambiance de ce couloir sinistre.

Alors, un véritable sourire apparut sur son visage quand il pensa à Vanessa, et son organe génital entama une érection.

Cette petite salope qu'il avait charmée à une soirée bien remplie avant d'aller chez elle un peu plus tard. La, ils baisèrent. Ils ne firent pas l'amour. Mais Denis ne s'arrêta pas, alors que sa partenaire n'en pouvait plus et le suppliait de faire une pause.

Son sourire s'agrandit et il sentait sa queue s'agiter alors que la mort s'agrippait à lui. Il se voyait encore perforer l'anus de cette pute jusqu'aux viscères avec son pénis plus grand que le moyenne, et jubilait en pensant à sa main sur sa gorge pour l'empêcher de crier. Et alors qu'il se souvint de son plaisir, au moment où Vanessa avait lâché son dernier souffle, il éjacula.

Toute la douleur de son ventre avait disparu pour laisser la place à un sentiment de bonheur intense, la sensation que plus rien ne pourrait jamais le blesser, l'impression d'être invulnérable à toutes les douleurs émotionnelles.

Il allait mourir en éjaculant, euphorique, bien loin des images traumatisantes de son enfance. Finalement, il devait très certainement cette mort exquise à sa chère mère.

Son seul regret était d'avoir donné son prénom à l'autre, celle qui possédait un cul d'enfer, avant qu'il ne le détruise, sans se douter qu'un texto lui couperait la vie. *Quel crétin tu fais*, se dit-il.

Puis, n'ayant plus aucune raison de s'attarder dans ce monde chaotique à la dérive, il se laissa aller, tout en pensant au médecin qui devrait lui faire sa toilette mortuaire. Il éclata intérieurement de rire en pensant à sa réaction.